



Portrait d'Auguste, dit de Méroé.
Entre 27 et 25 avant J.-C.,
bronze, 46 x 26 x 29 cm.
British Museum, Londres.

Imperator

ou l'invention du classicisme
augustéen à Rome et en Afrique

PAR EMMANUEL DAYDÉ

Moi Auguste, empereur de Rome...

GRAND PALAIS, PARIS.

DU 19 MARS AU 13 JUILLET 2014.

Commissariat :

Cécile Giroire et Daniel Roger.

***Volubilis – Bronzes antiques
du Maroc et de Méditerranée.***

MUCEM, MARSEILLE.

DU 12 MARS AU 25 AOÛT 2014.

Commissariat : Myriame Morel.

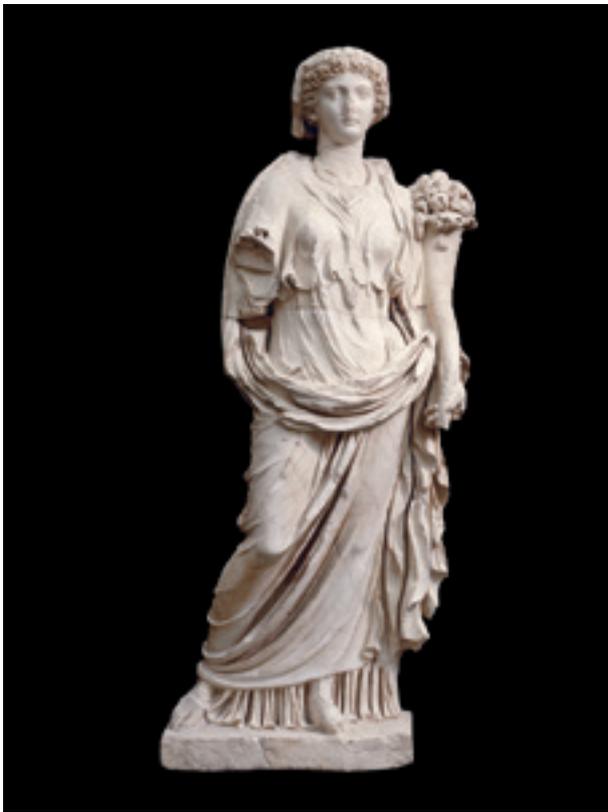


Buste de Juba II.
Vers 25 avant J.-C., bronze.
Musée archéologique de Rabat, Maroc.

Il y a 2 000 ans mourait Auguste, le premier empereur de Rome. En 200 chefs-d'œuvre oubliés, qui consacrent l'émergence de l'individu, le Grand Palais évoque le classicisme archaïque et puissant de ce grand monarque, tandis que le MuCEM fait revivre l'Afrique romaine de Juba II, autour de 18 bronzes intacts de Volubilis. « Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome », disait déjà Corneille.

La fin du XX^e siècle n'a guère aimé les empires, préférant célébrer leur fin plutôt que leur naissance, en glorifiant le « gladiator » plutôt que « l'imperator ». Plus qu'à l'anniversaire de la mort du

premier empereur, peut-être est-ce à la crise européenne et au déclin annoncé de l'Occident en ce début de XXI^e siècle que l'on doit cette exposition sur *Moi, Auguste, empereur...* Subitement, l'imprévisible âge



Livy en Cérès ou en Fortuna.
1^{er} siècle après J.-C., marbre, hauteur : 220 cm.
Ny Carlsberg Glyptotek, Copenhague.



Autel de la paix d'Auguste.
9 après J.-C., marbre, 114 x 60 x 55 cm.
Musée archéologique, Narbonne.

d'or augustéen intéresse. Comment Jules César devina-t-il la vaillance qui existait dans son petit-neveu Caius Octavius Thurinus en l'adoptant et en faisant de lui son héritier par testament ? Car il demeure quelque mystère dans l'accession au pouvoir de ce jeune homme de 19 ans, certes ambitieux et intelligent mais bien frêle, qui réussit, contre toute attente, à éliminer aussi bien les Césaricides Brutus et Cassius que le Césarien Marc-Antoine, soldat aguerri de vingt ans son aîné et frère d'armes tant aimé de son grand-oncle. La légende noire colportée sur le compte d'Octave rapporte que, implacable et calculateur, il aurait été non seulement lâche au combat mais qu'il demeure, tout au long de sa longue vie de soixante-seize ans, sujet à d'incessantes maladies (on parle de douloureuses coliques hépatiques, soignées à coups de bains glacés et de décoctions de laitues), qui le laissent comme mort et incapable de gouverner. Loin d'être toujours le prince clément de la Pax Augusta, il peut aussi se montrer cruel et cupide. Amateur de beaux meubles, de belles pièces d'orfèvrerie et de vaisselle en bronze ciselé, Octave devenu Octavien (et se faisant désormais appeler Caius Julius Caesar Octavianus) n'hésite pas à taxer les plus riches Romains et à s'approprier les biens des nobles qu'il proscribit – certains uniquement parce qu'ils possédaient de fameux « bronzes de Corinthe » (alliage rare de cuivre, d'or et d'argent). Érigeant la vertu en principe de terreur une fois devenu empereur, cela ne l'empêche nullement de faire et défaire les mariages de ses proches à sa guise, tandis que lui-même, sur un coup de foudre – inexplicable dans le monde romain –, répudie sa revêche épouse Scribonia pour épouser la jeune Livie, âgée de 19 ans, alors qu'elle est enceinte de son mari Claudius Néron ! Il y a quelque chose du futur Roi-Soleil dans cet empereur-Apollon : « Auguste était d'une rare beauté, qui garda son charme tout le long de sa vie, rapporte Suétone. Il voulait même faire croire qu'il y avait dans son regard une autorité divine et, comme il le fixait sur quelqu'un, il aimait à lui voir baisser la tête, comme ébloui par le soleil. » Un changement néanmoins s'opère dans cette énigmatique personnalité lorsqu'il devient *princeps*, c'est-à-dire le premier des citoyens, et qu'il prend le nom sacré d'Auguste (« Celui dont la parole a force d'augure ») en 27 avant J.-C., le froid intrigant se métamorphosant en empereur bienveillant.

Oublier César

Soucieux d'assurer paix, sécurité et stabilité au nouvel empire en restaurant les concepts de *pax*, de *pietas* et de *concordia*, et voulant faire oublier les désordres sanglants des guerres civiles, ce conquérant des cœurs remet en ordre la société romaine en luttant contre la décadence des mœurs et en revendiquant pour lui-même un mode de vie simple et frugal (ce qui fait dire à sa fille Julie que « César oublie qu'il est César ! »). Pour soutenir sa « révolution morale » et l'éloge de la *Virtus*, l'énergie intérieure, son ami et proche conseiller Mécène lui acquiert la plume de Virgile et d'Horace, qui chantent dans *L'Énéide* ou dans les *Odes* la naissance d'une nouvelle Rome. En contrecchant de la poésie épique, Tite-Live, dans son *Histoire*, recherche la vérité sous la légende. Asinus Pollion, premier protecteur de Virgile, crée la première bibliothèque publique sur l'Aventin. Auguste à son tour s'avoue un bâtisseur acharné. Acqué-

rant pour lui-même la modeste maison du rival de Cicéron, Quintus Hortensius, « ni spacieuse, ni ornée » selon Suétone, sur le Palatin de Romulus, il l'agrandit d'une *domus publica*, d'un temple privé de Vesta et d'une maison contiguë pour Livie, augurant ainsi d'un complexe palatial impérial plus luxueux pour sa dynastie à venir. Il développe une politique de grands travaux publics d'aqueducs, de routes, d'égouts et de thermes, avec les biens confisqués lors des guerres civiles, qu'il confie à son général, gendre et ami intime Agrippa (qui aurait ainsi parcouru en barque la *Cloaca maxima*). Lui-même fait construire en marbre blanc et en toits dorés de nombreux monuments financés par ses soins, tels son mausolée familial, édifié selon le modèle de celui d'Alexandre, le théâtre de Marcellus, le forum de César,

« Auguste avait reçu une Rome de brique, mais il la laissa de marbre »
Dion Cassius



Fragment de relief architectural, provenant de la procession de l'Ara Pacis Augustae. Entre 13 et 9 avant J.-C., marbre, 114 x 147 x 20 cm. Musée du Louvre, Paris.

sans oublier 82 temples qu'il invente ou restaure et, bien sûr, l'Ara Pacis (découvert presque intact dans les années 1930). L'historien Bianchi Bandinelli aura beau juger que cet Ara Pacis Augustae « n'est pas une grande œuvre d'art », les lentes processions sculptées de cet autel de la paix, érigé

en 9 avant J.-C. pour célébrer la pacification définitive de l'Espagne et de la Gaule chevelue, demeurent d'une stupéfiante fraîcheur. C'est en tout cas avec raison qu'Auguste, sur son lit de mort, put dire « qu'il avait reçu une Rome de brique, mais qu'il la laissait de marbre » (Dion Cassius).

Le portrait, une esthétique de l'appendice

Sans Auguste, l'art romain n'aurait peut-être jamais existé. Car l'esthétique adoptée par Rome jusqu'à son avènement se résume bien souvent à une pure et simple copie de l'art grec. Mais juste avant l'institution de l'empire, le trouble généré par les guerres

civiles – celles de César contre Pompée, puis d'Octave contre Marc-Antoine – commence à faire changer la nature de l'art romain. Les patriciens, soucieux de conserver l'effigie de leurs ancêtres sous forme de masques de cire, suscitent un nouvel art du portrait

physionomique, presque paysan, chtonien, étranger à l'élégance mondaine du monde grec. Frappé par le rituel funéraire en usage à Rome, l'historien grec Polybe, alors retenu comme otage, s'étonne de ces visages qui représentent les irrégularités de l'épiderme avec une remarquable fidélité –

jusqu'au « teint du défunt » – et plus encore de cette « esthétique de l'appendice » (Kleiner) où la partie se révèle capable d'évoquer le tout organique du corps. Au 1^{er} siècle avant J.-C., les bustes-portraits privés de militaires ou même d'affranchis, tout comme les portraits en pied des notables, souvent revêtus de toges, se multiplient. Il y a alors à Rome autant de sculpteurs de têtes que de coupeurs de têtes en Océanie : le visage, dans les deux cas, suffit à exprimer l'individu. Avec l'émergence des dictateurs, on ne cherche plus à exalter les dieux mais les hommes. De religieux, l'art devient politique. Et, se politisant, il va conduire en retour à idéaliser son réalisme, pour donner naissance au raffinement du classicisme augustéen.

S'il continue d'emprunter ses modèles à la Grèce, le nouvel art impérial en train de naître les subvertit pour faire de l'esthétique non plus une science de la beauté mais une véritable arme de pouvoir. Rompant avec l'amollissement du goût de la fin de la République et avec le pathétique hellénistique, Auguste prône un retour aux valeurs de Périclès et de l'atticisme grec du V^e siècle avant J.-C. Si l'on en croit le philosophe belge Michel Meyer, avec le premier empereur, le culte de l'*ethos*, la manière d'être, le soi, remplace la poursuite éminemment grecque du *logos*, la raison du monde. En résultent des camées d'une rare finesse d'exécution – comme le camée Blacas –, que l'on continuera de copier jusqu'à Constantin. En sculpture, ce néo-atticisme limpide et clair se traduit par l'adoption des anciens canons de Polyclète. L'harmonie des proportions, qui préside à toute la statuaire grecque, se met ainsi au service d'une nouvelle rhétorique éclectique, appelée à magnifier la fraîche *dignitas* impériale. « À ce moment privilégié de l'histoire romaine, souligne Daniel Roger, l'un des deux commissaires, les artistes n'avaient peur de rien, ils étaient à un âge où l'on a toutes les audaces. » D'Auguste, qui propagea son image à travers tout l'em-

À Rome,
le visage suffit
à exprimer l'individu



Auguste, tête voilée. Marbre blanc, 43 x 25 x 22 cm.
Musée archéologique national des Marches, Ancône.



Auguste de Prima Porta. Marbre, 230 x 119 x 110 cm. Musée du Vatican, Rome.

pire afin d'attester de sa présence partout où il n'était pas, il reste encore aujourd'hui 210 statues, soit plus que pour n'importe quel empereur. Succédant au type encore hellénistique d'Actium, la plus célèbre, l'*Auguste de Prima Porta* – appelée ainsi car découverte dans la villa de campagne de Livie, située à Prima Porta –, le représente en héros cuirassé (une invention romaine), dans l'attitude du *Doryphore* de Polyclète. Copie en marbre de 14 après J.-C. d'une statue originale en bronze datant de 29 avant J.-C., édiflée pour magnifier la restitution par les Parthes des enseignes honteusement perdues par les légions de Crassus, cette effigie éloquente figure l'empereur la main levée, comme haranguant ses troupes après la victoire. Au-delà des jambes un peu courtes, de la lourdeur volumineuse des tissus plissés, et d'une grande stature de deux mètres somme toute bien humaine, c'est le dialogue de la tête-portrait avec un corps idéal qui frappe dans cette image de pouvoir. Quoique représenté les traits toujours jeunes jusqu'à sa mort,

Auguste renonce aux cheveux dans le vent hellénistiques pour adopter des mèches simplifiées qui lui collent au visage : deux recourbées vers la droite et une recourbée vers la gauche, qui forme une pince très marquée. À Athènes comme à Rome, il faut imaginer le marbre blanc de cette statue d'autorité et de calme luire sous son revêtement polychrome, bariolée de rouge et de bleu (comme l'ont reconstituée les musées du Vatican en 2004). Le saisissant buste en bronze dit de Méroé – car trouvé enfoui dans les sables de l'antique capitale nubienne –, dont les yeux incrustés de marbre et de pâte de verre semblent jaillir du visage, appartient lui-aussi au type Prima Porta. À force de voir les statues des totalitarismes et des Big Brothers qui ont suivi – et qui n'ont bien souvent retenu de la grandeur augustéenne non pas un style mais une taille, de plus en plus excessive –, nous avons quelque peu perdu le goût de cette simplicité apollinienne. À tort, au vu de ce minimalisme calme, qui retrouve à sa façon l'esthétique sereine de Le Corbusier.

Rome se transporte en Afrique

Auguste paraît avoir concentré toute son attention sur l'Urbs, mais son exemple n'a pas manqué d'être contagieux dans toutes les provinces romaines, car Rome se transporte en se multipliant. Et c'est la répétitivité même des formes de l'art

romain qui le rend universel : « Ce qu'a voulu Auguste, explique encore Daniel Roger, c'est faire que l'art, autant que l'armée, permette d'unifier les provinces de l'Empire romain. » Envoyé en otage à Rome à l'âge de 5 ans, juste après la défaite de son père Juba I^{er} à Zama, le roi numide Juba II en est le meilleur exemple. Exhibé au triomphe de César, derrière Vercingétorix, il n'en sera pas moins élevé comme un fils par Octavie, la sœur d'Octave. Celle-ci fera d'ailleurs de même avec Cléopâtre-Séléné, la fille de Marc-Antoine et Cléopâtre,

dernière des Ptolémée, dont elle assurera l'éducation jusqu'à son mariage avec le prince numide, subjugué, dit-on, par sa beauté. En remerciement de ses bons et loyaux services lors des campagnes d'Égypte et d'Espagne, Auguste réorga-

nise l'Afrique du Nord en accordant les deux Maurétanie à Juba. Même s'il n'en conserve que l'usufruit – l'empereur disposant de son territoire à sa guise –, ce prince romanisé a donné un éclat particulier à l'Afrique romaine, grenier à blé de l'empire, en gouvernant avec sagesse son immense royaume pendant quarante-huit ans. Ce que souligne avec dextérité l'exposition de Marseille, qui met l'accent sur la fantastique collection de bronzes trouvée à Volubilis, villégiature semble-t-il très appréciée de Juba II, située près de l'actuelle Meknès, au Maroc. C'est le « Chemin du roi », constitué d'un chapelet de vallées entre ses deux « capitales » de Caesarea (Césarée, l'actuelle Cherchell en Algérie) et de Volubilis, qui aurait permis au souverain numide, pendant tout son règne, de réunir sous un même sceptre la Maurétanie intérieure et extérieure, c'est-à-dire les trois quarts de l'Algérie et le Maroc. Qualifié de « meilleur historien qu'il y ait eu parmi les rois » par Plutarque, découvreur des îles Canaries et inventeur de la plante médicinale qu'il nomme « euphorbe », Juba II n'a pu léguer que de minces fragments de sa littérature à la postérité. Il n'a véritablement laissé sa marque que dans les arts.

« Ce qu'a voulu Auguste, c'est faire que l'art, autant que l'armée, permette d'unifier les provinces de l'Empire romain »
Daniel Roger

La mélancolie de Juba II

Doué d'une grande finesse, ce Berbère blond à la bouche sensuelle réalise en quelque sorte la vivante synthèse de trois grandes cultures, la punique, la grecque et la romaine (voire l'égyptienne via son épouse, avec qui il est enterré près de Tipasa). Entouré, à l'exemple de l'empereur de Rome, de savants, d'artistes et de poètes, il ramène de ses voyages une vaste bibliothèque et les copies des meilleures sculptures du siècle de Périclès, de l'école de Myron et de Polyclète, de Phidias et de Praxitèle. Le savant Juba II a ainsi suscité toute une série de portraits de propagande, dont onze subsistent encore aujourd'hui. Dans le délicat exemplaire en bronze trouvé à Volubilis, commandé à l'avènement ou lors du mariage du jeune roi, il affirme la même éternelle jeunesse qu'Auguste, et abandonne la barbe de ses ancêtres pour les boucles floconneuses des princes hellénistiques, ceintes du bandeau royal. Combinant des traits individuels et idéalisés, ce buste incliné et tourné de trois quarts et aux commissures des lèvres tombantes, emprunt curieusement d'une certaine tristesse, ornait encore, quatre siècles plus tard, l'une des salles de la maison d'un «africaniste» convaincu, dite maison du cortège de Vénus, face à *Caton d'Utique*. Peut-être pour complaire à Cléopâtre-Séléné, le *Vieux Pêcheur* au corps noueux et au visage ridé semble par contre avoir été importé d'Alexandrie, où il était d'usage de représenter les difformités d'un petit peuple laborieux. Après la mort du fils de Juba II, Ptolémée – assassiné par Caligula parce qu'il portait un vêtement couleur pourpre –, Volubilis, réduite au rôle de simple ville de province romaine, connaîtra toutefois d'autres grands développements architecturaux, jusqu'au départ des troupes romaines au III^e siècle. Deux mille ans plus tard, aux yeux de l'auteur dramatique français Henri Amic, l'immensité des ruines – «dans un paysage qui les refuse» – demeurerait stupéfiante «pour les yeux de tout homme qui réfléchit». Comme si le rêve de grandeur augustéenne n'avait jamais pu désertier totalement le site.

En l'an 14 de notre ère, Auguste agonisant aurait réclamé un miroir afin de se coiffer, en demandant à ceux qui le veillaient «s'il



Éphèbe couronné de lierre. Début de l'époque impériale, bronze. Musée archéologique de Rabat, Maroc.

avait bien joué jusqu'au bout la farce de la vie». Une farce, comprise entre sa naissance et sa mort, que le Sénat proposa d'appeler le «siècle d'Auguste». Tibère, son successeur – désigné, rappelons-le, à contrecœur –, refusa immédiatement une telle appellation. La postérité, elle, l'accepta, et l'étendit même à tout le I^{er} siècle. *Ave, Caesar, morituri te salutant.* /